

Aux sources
de l'univers mousseronien :
Brod'quin-sans-talon,
L'Cacheuse a gaillettes

C'est en 1897 que paraît *Fleurs d'en bas*, le premier volume de « poésies patoises » d'un mineur denaisien en 29 ans, Jules Mousseron. Dix autres volumes suivront, puis un recueil posthume en 1946, trois ans après la mort de l'auteur. Dans leur sillage naîtront d'autres vocations du même type et l'on verra là fleurir un genre littéraire tout à fait original qu'on pourrait appeler la « poésie picarde du Pays minier ».

Le jeune poète s'était tout d'abord essayé à la versification française et c'est sur la suggestion d'un lettré du cru, André Jurénil, qu'il avait opté pour le patois. Tout cela est connu et bien connu, mais cette impulsion décisive, si elle permet de lever un premier pan de voile sur la genèse de l'œuvre, n'en satisfait pas pour autant notre curiosité : car le plus remarquable reste qu'avec ce premier volume c'est tout l'univers mousseronien qui se met en place d'une seule venue. Tout lecteur fidèle de Mousseron, et ils sont encore aujourd'hui nombreux, ne peut qu'être frappé par le fait que cette première publication, loin de proposer, comme il est habituel, une simple ébauche maladroite de l'œuvre à suivre semble en fournir la matrice inaltérable. Sans parler même des similitudes formelles les plus apparentes, notamment au plan du paratexte, qui font qu'un volume de ce poète s'identifie au premier coup d'œil, on retrouve chaque fois cet assemblage caractéristique de textes consacrés à la mine ou à la vie du coron (choses du *fond*, choses du *haut*, portraits de groupes professionnels...) entrelacés de scènes de genre, de folklore, de blagues, d'anecdotes...

Y manquent toutefois pour ce recueil l'illustre *Cafougnette* et le récit de catastrophe qui viendront plus tard. En revanche ce premier volume renferme deux textes considérés par la tradition comme parmi les meilleurs. Il s'agit de *L'vieux mineur* qui clôt la « Première partie » et de *Brod'quin-sans-talon, L'cacheuse à gaillettes* qui apparaît dès les toutes premières pages. C'est cette pièce-ci qui retient particulièrement l'attention et on peut supposer qu'une étude de détail de l'ouverture de ce premier recueil permettra de s'en faire une idée plus précise et de mieux jauger les talents du jeune poète. Mais il y a aussi dans le passage à l'édition d'un écrivain d'origine prolétarienne une incongruité qui intrigue¹. Si modeste et désintéressé qu'ait été l'auteur — qui toute sa vie travailla comme mineur et habita un coron — il n'en reste pas moins que le désir d'être publié induit des comportements spécifiques, y compris au plan de l'écriture. Ici, l'examen attentif du « paratexte », plus précisément celui de la préface et des dédicaces, peut s'avérer précieux, indiquer des réseaux littéraires, suggérer des calculs d'auteur.

La critique de l'époque saluera donc avec régularité *Brod'quin-sans-Talon* et notamment les préfaciers des volumes qui suivront (toutes les préfaces seront allographes) tels Léon Delmotte pour *Croquis au Charbon* (1899), Philéas Lebesgue pour *Au Pays des Corons* (1907) et encore Hugues Lapaire pour *Eclats de Gaillettes* (1913). Mais c'est bien sûr André Jurénil, — lui-même à l'origine de la souscription il est naturellement préfacier du volume — qui attire le premier l'attention du lecteur sur cette pièce :

Nous avouons, pour notre part, éprouver une tendresse spéciale pour les premiers petits poèmes du livre. On saura sûrement apprécier le charme particulier et le tour d'esprit enjoué de ces courtes pièces si poétiques. On peut affirmer, sans exagération, que certains sonnets méritent, par leur note finale très soignée, de retenir même l'attention des lettrés et des artistes [*sic.*].

1 — Sur toute cette période voir P.-M. Gahisto, *Jules Mousseron, Essai Biographique*, Valenciennes et Denain, 1907, p. 1-22 ou *La Vie de Jules Mousseron, Le Poète de la Mine*, Denain, s.d., p. 1-29 qui est une simple reprise du précédent ; André Jurénil, *L'expression patoise dans l'œuvre de Jules Mousseron, le poète septentrional de la mine*, s.l. 1946, p. I-VII, texte repris en post-face du volume *Dans nos mines de charbon*, Poèmes Posthumes, Denain, s.d. sous le titre : *Jules Mousseron et son œuvre, Notes d'un ami* ; même pagination ; Robert Thétard, *Julien Renard* (André Jurénil), Denain, 1957, p. 28-32 ; et enfin du recueil *Autour des Terris*, Valenciennes et Denain, 1929, les émouvants souvenirs de l'auteur (*M'passé et m'présent*), les passages intitulés — IV *Les Fleurs d'In Bas* (p. 92-97).

Ce que l'on remarque surtout dans cette première partie des *Fleurs d'en bas*, c'est la résignation calme, l'horizon limpide, quoique un peu triste, des honnêtes gens qui ne veulent ni connaître ni même soupçonner l'envie. Ce sentiment de fatalisme touchant, non calculé certainement, n'est-il pas fait pour inspirer un peu de commisération et de tendre pitié ?

Du reste, où l'auteur est le mieux dans son sujet, c'est dans les tableaux sombres, aux teintes indécises et mélancoliques, surtout dans son admirable poème *Brodequin-sans-talon*, qui est, avec le *Vieux Mineur*, l'un des plus émouvants du livre. Peut-on dépeindre d'une manière plus délicate et plus originale l'« état d'âme » de cette pauvre fille dont le monde terrestre, étroit et pénible, est limité par le « terri » noir érigé au bout de la route ?

On retiendra de tout ce délayage paternaliste d'époque trois indications précieuses. D'abord que les pièces préférées du préfacier sont les toutes premières, celles de la séquence intitulée *Choses du Pays Noir*, en dépit d'ailleurs de l'absence criante de lien entre certains de ces textes et ledit « Pays noir »². Si l'on recense les dix premiers titres on en trouve sept qui évoquent directement la mine ou les mineurs³ : proportion sans égale, puisque dans les vingt-trois pièces de la suite on n'en trouvera plus que trois de ce type⁴. C'est donc bien le sujet minier qui intéresse prioritairement le critique. Ensuite il apparaît nettement que la qualité d'une œuvre se juge à sa capacité à émouvoir le lecteur. Enfin, il est question de peindre (« les tableaux sombres... ») voire de « dépeindre » un « état d'âme » et on retrouve l'assimilation constante du travail du poète patoisant à celui du peintre (généralement flamand, mais pour Mousseron, Watteau, natif de Valenciennes est aussi régulièrement convoqué). Plus exactement on s'aperçoit, à relever les titres cités, qu'il s'agit de l'art du portrait. Portrait « réaliste » par son sujet, mais affadi par son traitement lénifiant comme il est précisé : « teintes indécises et mélancoliques ». Quelque chose comme de la peinture ethnographique fin de siècle en somme... On serait par ailleurs bien en peine de tirer de cette seule métaphore picturale une indication quant à l'écriture.

2 — Ainsi *In faction* ou encore l'hommage A Desrousseaux. Le recueil est divisé en trois « parties » : I. *Choses du Pays Noir* (*Eune brave fille à L'Vieux Mineur*), II *Chansons* (*L'Père Bontemps à Vive Saint-Eloi*), III *Récits et Monologues* (*Eune leçon à L'Payèle*) ; découpage disparu dans l'Édition définitive.

3 — Les autres pièces étant : *Monint d'bonheur*, *L'première paye*, *L'quévau du fond*, *Les Ramoneux d'Pavés*.

4 — *L'vieux Mineur*, *Les Escailleux*, *Les Cafus*.

Si l'on parcourt les quatre premiers poèmes du recueil on est frappé par l'unité du thème des pièces 1, 2 et 4. La troisième, *L'Pétite guerre*⁵ est une pochade sur des jeux martiaux d'enfant qui se rattache cependant aux précédentes de manière formelle (identité de structure et de mètre) et annonce deux autres thématiques (enfance et militia) que l'auteur exploitera avec constance par la suite⁶. Voici donc les deux premières :

Eune brave fille

Avant d'travailler d'sus l'mancheau
D'carbon, Cath'rine étot mignonne ;
Mais l'poussière a bradé s'bell' piau
Et s'chév'lure est dév'nu tout' jonne.

S'père est malade, et — trist' tableau ! —
Sans elle les p'tiots d'mand'rott'nt l'aumonne.
Pourtant, parc' qué s'teint n'est point biau,
L'brav'fill' n'est pas bin v'nu' d'tout l'monne

10 In dit qu'les cocott's, à Paris,
Abusant trop dé l'poudre de riz,
Muchent l'trac' du vic' sous l'pourrette.

Ichi, Cath'rine, — ch'est aussi bon, —
Sans même y pinser, l'douch' pauvrette,
All much' ses vertus sous l'carbon !

1. *mancheau* : monceau, amas. G : « n.f. [sic.] -Mont, monticule ». En fait masculin. Mot courant chez JM (12 occurrences) et toujours avec cette nasalisation ouverte. Les deux emplois où il désigne le terri se trouvent précisément dans ces deux premières pièces. — 8. *être bien v'nu(e)* pour « bien vu(e) ». Confusion avec être le (la) « bien venu(e) ». — 10. *Abusant d'trop* : renforcement tautologique qui n'est pas propre au picard. Bauche⁷ signale la même tournure dans le langage

5 — Nous ne donnons pas ce texte pas plus que celui de l'*Avant-Propos* auctorial riche en indications sur les motivations de Mousseron mais d'un tout autre intérêt.

6 — Les notes proposées ci-dessous ont pour but tantôt d'éclairer le sens d'un mot picard ou un emploi particulier, tantôt de souligner une tournure, un fait de langue intéressant d'un point de vue stylistique. Par souci de resserrement les étymologies, à une exception, ont été écartées. Les nombres d'occurrences concernent l'œuvre complète. Le texte est donné dans son orthographe d'origine, celle de la 2^e édition (1900) qu'on présume strictement identique à l'originale, difficile à découvrir. On l'a comparé avec l'Édition définitive, procurée conjointement avec celle de *Croquis au Charbon* par la famille de l'auteur après sa mort. La lettre G désigne les définitions données dans le *Glossaire des principales expressions patoises* qui clôt le recueil.

7 — H. Bauche, *Le Langage Populaire*, Paris, Payot, 1946, p. 116.

parisien mais avec une construction inverse : « trop abuser ».
 — 11. *Muchant* : ici, comme dans les autres emplois qui suivent, au sens de dissimuler. — *pourrette* : diminutif de « pourre » (= poudre) ici au sens de « poudre de riz ». D'un emploi fréquent au sens de « poussière ».

D'entrée de jeu Mousseron utilise la forme poétique et le mètre pour lesquels il aura toujours une grande prédilection : le sonnet et l'octosyllabe, sans hésiter à les combiner. La thématique s'ordonne clairement : on présente une jeune fille prénommée, seul soutien de famille, que le travail sur le terri délabre inexorablement. On poursuit par une série d'antithèses (Paris/pays minier ; cocotte/travailleuse ; vice/vertu) et on conclut en insistant sur l'innocence de la victime (« sans même y penser »).

L'Terri

A mon ami Moïse Théron,

Berlin' par Berlin', l'terri d'terre
 Chaqu'jour prind du tour et d'l'hauteur.
 Chaqu'pallé' d'ménu comm' chaqu'pierre
 Rappelle un effort du mineur.

Parfos c'mancheau lâch' dé l'feumière
 Ou bin des bouffé's d'fort' chaleur...
 L'grisou, comme eun' biète dins s'tanière,
 I pass' là-d'sous s'dernière' fureur.

In haut, les tiots cacheux d'gaillettes
 S'agit'nt comm' des marionnettes ;
 In dirot qu'i vont toucher l'ciel.

Ces gest's, leu' voix qui s'déclaminte,
 Rappell'nt mes gins-là d'l'Histoïr' sainte
 Qui faisottent l'Tour dé Babel !

1. *l'terri' d'terre* : doublet tautologique, qui indique que le sens originel du mot s'est perdu. Le mot *terri* apparaît quinze fois chez JM dont cinq fois en doublet. Dans ce dernier cas le second terme, jamais diphtongué, se trouve toujours au singulier donnant par là le sentiment qu'il s'agit de la substance même de l'objet et non d'une agglomération de matériaux. A noter le choix, systématique chez l'auteur, de l'orthographe sans *l* final, conforme à la prononciation. — 3. *pallé'* d'*ménu* : pelletée de charbon de petit calibre. — 5. *feumière* : fumée. JM appelle Denain la « ville-feumière » par opposition plaisante à la « ville-lumière » ! — 9. *cacheux à gaillettes* : le mot *gaillettes* est l'un des plus usités du lexique du picard minier.

Il désigne un bloc, un éclat de charbon de dimension variable (avec paradoxalement plutôt une idée de grosseur) puis par glissement les trieuses, avec bien souvent une nuance péjorative (« J'ai rincontré Lisette, enn' gaillette au cœur gai », Abel Pentel, *Bluettes du Pays Noir*, Douai, 1929, XI, 6). Le mot était utilisé en composition dans diverses locutions et reste bien connu aujourd'hui. Les « chercheurs » de gaillettes étaient ces enfants ou ces femmes qu'on envoyait sur les terris récupérer les morceaux de charbon encore utilisables à des fins domestiques ou commerciales. « Aller à gaillettes » est resté longtemps synonyme de travail de paria : « Té n' pins's pus qu't'as été à gaillettes », Abel Pentel, *op. cit.* ; XLV, 32 ; reproche moqueur à une pimbêche. — 12. *délaminter* : croisement vraisemblable de « clamer » avec se « délaminter » et préfixe intensif picar *dé-*. — 13. *mes gins-là* : renforcement du possessif éthique qui produit ici un effet à la fois de familiarité et d'éloignement.

Cette pièce — nouveau sonnet d'octosyllabes — n'a pas connu la faveur de la critique et pourtant c'est l'une des plus originales, les plus « littéraires » de Mousseron. Signalons d'abord l'audace, la modernité de l'auteur qui n'hésite pas à prendre pour objet poétique le repoussoir emblématique du pays minier. Ce texte propose en effet un véritable tableau, et pour une fois la comparaison fréquente avec Brueghel se justifie ; mais celui précisément de *La Tour de Babel*, pas celui des travaux et des jours, des kermesses flamandes transposées allégrement dans la campagne hennuyère. On a ici un travail très visuel, mieux encore un travail de visionnaire qui charrie en quelques strophes résolument fantastiques les mythes de Sysiphe, du Dragon et de Babel...

Passées cette petite pièce très convaincante, très prometteuse et celle, autrement plus faible, qui suit, on découvre le chef-d'œuvre promis :

Brod'quin-sans-sans-Talon, L'Cacheuse à gaillettes

A M. René Le Cholleur

I sont dix à s'maison sans compter l'mère et l'père.
Incore jonn', c'est l'pus vieille, el' fill' du terri de terre,
Ses traits tout arsaqués li donn'nt l'air d'eun' grand-mère.

L'pèr' i n'gaign' point assez pou les b'soins dé l'maison.
5 Pour avoir deux-tros sous, l'fill' ramass' du carbon
L'z' ouvrieriers du terri l'nomm'nt Brod'quin-sans-Talon.

All'porte eune ancienn' rob' d'eun' bonn'femm' point
ingrate

- Et pour mucher s'tiot' gorge un chiffon comme cravate ;
 Au pied gauch' un chabot, au pied drot eun'chavate.
- 10 Alle est d'sus l'terri d'terr' déjà qui fait cor nuit.
 A l'lueur ed la Bell' qui su les gaillett's luit,
 All' cafouill' dins les tierr's, trannant au pus p'tit bruit.
- L'pauvrett', pour ramasser des équett's et des bûches,
 All' a quitté sans r'grets s'petit lit tout plein d'puches,
 15 A l'âch' qué tant d'jonn's fill's rêv'nt incor finferluches.
- Quand l'nuît alle est trop noir', là ch'est des tristes
 patiaux.
 Au lieu qué d'tout carbon, l'fill' s'aperchot quéqu'fos
 Qu'alle a dins s'n' écourcheué les tros quarts ed caillaux.
- L'été, ch'est l'bonn' saison ; cha li met l'cœur in fiête.
 20 All'rit quand l'harondielle all' vient li riv'ter l'tiête.
 Et mélang' ses canchons à cheull's ed l'alouette.
 Ch'n'est point toudis l'Été. — Quand l'Hiver vient,
 hélas !
 Et qu'porte in porte i faut qu'all' prom'ner ses sas,
 All' risqu'dé s'révernir in glichant d'sus l'noirglas.
- 25 Pauv'fill, té port's du feu, pourtant v'là qu'té gargottes !
 Té pli' sous l'faix d'carbon pou cauffer l'camb' d'un aute,
 Bin contint' quand t'in as pou fair' cuir et' popote.
- Et tous ces misèr's-là n'y font point d'déplaisi.
 Alle ignore qué l'bonheur i n'y a jamais souri :
 30 All' n'connot qu'ses osiaux, ses gaillett's et s'terri.
- Té n'busi point à rien. T'as raison va, bonn'fille.
 Probabl'qué, comme et'mèr, t'attrap'ras dé l'famille,
 Héreux si t'n'hommm' n'est point un ivrogne imbécile.
- Va, traîn' sans bertonner tin brod'quin sans talon.
 35 Si n'y-a un Paradis et qu'les brav's ils y vont,
 Tous les pareils à ti sont bin sûrs qu'ils iront !

3. *arsaqués* : (re)tirés, chiffonnés. — 4. L'édition définitive donne « gagn' ». 9. — Réunion de deux hyperpicardismes courants dans ce vers rigoureusement balancé : *chabot* et *chevatte*. — 10. Effet insolite du rapprochement entre *déjà* et *encor*, le premier adverbe ayant été rejeté à cette place pour les nécessités de la césure à l'hémistiche. — 11. *la Bell'* : cette désignation de la lune, est le plus souvent en picard précédée d'un article défini⁸. — *cafouille* : bon exemple du sens propre

8 — L. Brebion, *Etude philologique sur le Nord de la France...*, Paris-Londres, 1907, p. 7 ; D.

picard de ce mot passé en français populaire. — *terres* : emploi du pluriel, fréquent en picard, qui concrétise davantage l'objet. — *trannant* : forme sans épenthèse du verbe « trembler ». — 13. *équettes* : au sens propre copeaux de bois ou de métal. — 15. *finferluche* : pas d'autre attestation à ma connaissance. Semble un habillage picard ; cependant on trouve chez Frei⁹ la forme « fanferluche ». A noter également l'utilisation soignée de la construction directe du verbe « rêver ». — 16. *patiau(x)* : G. « n.m. — Embarras, gêne ». Emploi fréquent chez JM (15 occurrences) qui n'utilise jamais ce mot dans son sens propre (nourriture épaisse : soupe ou pâtée) mais toujours dans ses sens figurés soit de désordre et de confusion, soit de catastrophe (« V'là les Bochs dins l'rucheau / Ch'est l'patiau, ch'est l'cohue ! », *Les Boches au Pays Noir*, *Les Boches s'in vont !* v. 61). La définition du glossaire pêche comme d'habitude par son laconisme mais les équivalents proposés rendent bien compte de la possibilité d'utiliser le mot derrière un verbe de situation : être, se trouver dans l'patiau... Présent avec son seul sens propre chez Hécart¹⁰ mais inconnu aux autres auteurs miniers artésiens et au *Lexique Saint-Polois* d'Edmont¹¹. Semble hennuyer. — 20. *riv'ter*. G : « effleurer ». Pas d'autres attestation en situation à ma connaissance ; se trouve cependant chez Hécart qui indique : « Le même que rifler. », ce renvoi donnant : « Effleurer toucher à peine ». On retrouve là un vieux mot picard d'origine germanique présent un peu partout avec ce sens¹². La méprise sur la labio-dentale amène chez l'auteur la confusion avec le verbe « riveter » d'apparition récente (seconde moitié XIX^e). — 22. *Été* et *Hiver*. Usage instable de la majuscule pour les noms de saison chez JM. Allégorisation ou volonté de dramatiser ? Même remarque pour *Paradis*, v. 35. — 23. A noter l'absence de préposition dans la locution (de) *porte in porte*. — *vach'* : emploi régulier du subjonctif picard du verbe aller. — L'édition définitive donne *ses sacs*, francisant ainsi le mot au détriment de la rime déjà faible. — 24. *s'révernir*. G. « (se) v. pron. ; Tomber, s'étaler par terre ». Verbe expressif, très rarement usité par ailleurs par JM. cf. *Coups*

Haigueré, *Le Patois Boulonnais*, Boulogne-sur-Mer, 1903, II Vocabulaire, articles *Belle* et *Lune*. Usage de l'article défini devant le mot « lune » confirmé par l'*Atlas Linguistique et Ethnographique Picard*, Paris, C.N.R.S., 1989, vol. I, planche 10.

9 — Citation de Rémy de Gourmont (*Esthétique de la langue française*, p. 152) par Henri Frei, *La grammaire des fautes*, Bellegarde, S.A.A.G.F., 1929, p. 103.

10 — Edmond Edmont, *Lexique Saint-Polois*, Mâcon, Protat, 1897.

11 — G.-H. Hécart, *Dictionnaire Rouchi-Français*, Valenciennes, 1834, pp. 409-410.

12 — F.E.W. XVI 709 A sous « riffilôn » (ahd) ; notamment : « ... boul, art. passer sur quelque chose en effleurant légèrement ».

de Pic, Coups de Plume, L'Vantard, v. 64 : « T'vos, Té t'révernissu l'daine » (= le sol). Cafougnette vient de se casser la figure spectaculairement dans l'escalier. — *noirglas* : G. « Noir'glache. (I fait), loc.- Verglas (il fait) ». Seule attestation chez JM. — 25. *gargottes* : G. « grelotter ». Ici encore verbe rare (trois occurrences). On trouve dans *Coups de Pic, Coups de Plume* : « In vot qué l'biète gargotte ». C'est « *L'Baudet d'Cafougnette* » (v. 61) qui tremble non de froid mais d'épuisement et de peur. — 26. L'édition définitive donne ici le vers 31 par erreur. — 31/32. Lire les rimes démouillées : [fil] et [famil]. — 34. *bertonner* : au sens propre « parler comme un breton », soit bredouiller, parler de manière incompréhensible selon un procédé courant qui consiste à utiliser une technique pour construire un verbe de déclaration à valeur péjorative (cf. en français « baragouiner », en picard : « wallonner », « flaminguer »...). Ici, par glissement de sens, grommeler, manifester son mécontentement, maugréer, et en définitive protester. Aujourd'hui encore vivant dans le bassin minier mais plutôt avec ces dernières valeurs.

La similitude avec *Eune brav'fille* est tout à fait frappante : on retrouve une adolescente nommée, soutien d'une nombreuse famille, qui accomplit sur le terri un travail pénible et dégradant ; après l'énoncé d'un nouveau paradoxe (elle porte un feu en puissance mais elle a froid) le poète souligne l'innocence de la jeune fille, l'apostrophe et lui prodigue des paroles de consolation.

L'intérêt le plus visible de ce texte est le témoignage qu'il porte sur la dureté des conditions d'existence de son milieu d'apparition. On a là un parcours de vie désespérant puisque l'héroïne semble prisonnière d'un cycle familial totalement contraignant, à la limite du pur déterminisme social. On n'aura garde cependant de verser dans le misérabilisme le plus noir en systématisant ce cas limite, explicitement présenté comme marginal, en ayant à l'esprit qu'on retrouve ici la sourde angoisse de l'auteur, lui-même devenu soutien de famille à un âge encore tendre. Reste que ce poème constitue un document tout à fait exceptionnel sur un aspect négligé de l'activité féminine en milieu minier : celui du travail sur le terri.

C'est bien ce dernier qui fournit une indiscutable unité de lieu avec les pièces précédentes mais qui, surtout, enrichit considérablement le poème en devenant de façon très sensible un personnage à part entière. Il faudrait ici s'interroger sur l'étrange pouvoir symbolique du terri : à la fois naturel (par ses substances) et culturel par l'opération qui l'a édifié consciencieusement, lieu de l'accumulation patiente du rebut, de la lente thésaurisation de la gangue, le terri est un site paradoxal qui manifeste par un spectaculaire renversement le pas-

sage du souterrain à l'aérien, témoignant sourdement, à la manière des icebergs, de la réalité invisible mais omniprésente du monde des profondeurs. Univers minéral qui secrète sa propre vie végétale et animale (objets aujourd'hui de l'intérêt des scientifiques) c'est un monde sporadiquement habité (lieu de travail, de jeux, de rendez-vous, de promenade) qui mène jour après jour, nuit après nuit sa propre existence. C'est cette permanence que l'auteur tient à nous faire saisir dans les strophes 6 et 7, c'est cette palpitation fantastique qu'il nous fait percevoir dans la séquence nocturne de la strophe 4¹³.

Le contraste avec la fragilité de l'héroïne n'en est que plus accusé. Fragilité qui ne l'empêche pas d'exister bien davantage que la Catherine du poème inaugural. Par la nomination et d'abord par le balancement du titre qui fait succéder le piétinement métallique des cinq premières syllabes (locution guère traduisible en patois) par une apposition pleinement picarde aux sonorités plus claires. Véritable trouvaille, ce sobriquet, sans doute puisé à la réalité, place sa titulaire sous le signe de l'ambivalence, du manque et de l'hétéroclite. Le manque, c'est celui de toute appellation métonymique qui se voit redoublé en quelque sorte par l'amputation du talon ; c'est aussi bien sûr celui qui hante de façon continue ce témoignage sur la misère. Le disparate, façon continue ce témoignage sur la misère. Le disparate, indiqué notamment par le singulier, c'est celui de son accoutrement et il culmine dans l'isochronie du vers 9 : « Au pied gauche un sabot, au pied drot eun' chavate ». Vers qui ne contredit pas le titre mais nous rappelle le mode de fonctionnement de certains sobriquets, qui, nés d'un attribut éphémère peuvent s'attacher une vie entière (voire au-delà) à leur victime.

Ce dénuement, ce disparate, en se conjuguant accroissent l'ambivalence en germe dans le caractère masculin d'un tel sobriquet (le genre des deux substantifs et l'usage habituel de l'objet) appliqué à une femme. D'où l'impression de malaise qui se dégage à la description de cet être pitoyable, toujours à la lisière du ridicule : déguisée, simplette, aux aguets, sur le point de trébucher (v. 24). Etre hybride enfin : ni vraiment femme ou fille, enfant ou adolescente, et déjà une

13 — L'auteur reviendra plus tard sur ce thème dans son recueil *Au pays des Terris*, dont le premier poème, intitulé *Les Terris d'Ostrevant*, se termine sur cette vision fantasmatique, typique d'une douce obsession : *Ach't'heur', près des mués d'blé formé's d'blondés javelles, / Les terris, comm' d'autr's mués, gigantesqués mamelles, / Drêch'nt leus point's in offrande à nos biaux ciels wallons [sic.]*.

Ajoutons que là encore se vérifie l'originalité profonde de Mousseron : le terri est totalement absent de la quasi-totalité des autres poètes-mineurs contemporains (une occurrence dans les carnets d'Achille Saletzki et une autre chez Marius Lateur). Cécité intéressante...

vivillarde (v. 3). Etre disgracieux de nature, blessé dans sa féminité, et ce n'est pas un hasard si entre toutes les pièces de son accoutrement c'est sur les chaussures, donc sur les pieds qu'insiste le poète quand bien même il ne saurait en percevoir toutes les implications. Sans doute est-ce cela qui dans la misère remue le plus Mousseron : la déshumanisation. D'où sa promesse d'un au-delà meilleur (avec toutefois une double restriction des plus inquiétantes...) et les appels à l'autoconsolation de règle en finale dans ce type de pièce :

Va, console-té, brav' Batisse
Les rubans, t'les a su t'piau...

(*L'vieux mineur*, quatrain final).

Au total si avec le même schéma que celui de l'inconsistance *Brav'fille* l'écrivain obtient un résultat bien plus convaincant c'est d'abord qu'il s'est donné plus d'espace pour traiter son sujet : de 14 octosyllabes à 36 alexandrins l'amplification est évidente. Mais c'est aussi que le traitement de la matière est assuré avec maîtrise : 36 alexandrins et 36 césures à l'hémistiche ; de beaux tétramètres (v. 1, 6, 9, 27, 30, 32), une régulière alternance de strophes à rimes féminines et masculines, forces rimes suffisantes (strophes 1, 3, 4, 5, 9, 11), quelques rimes riches (v. 8/9, 19/20)... Mousseron jeune connaît la musique. Qui plus est, son picard est d'une réelle densité. On pourrait certes faire chuintier davantage le texte, par exemple avec le présentatif du vers 2, ou le démonstratif-article possible au vers 13, mais ce sont là des minuties auxquelles on ne songe guère à l'époque. La syntaxe est fidèle, la morphologie et la phonétique sont bien là et surtout le vocabulaire se révèle d'une exceptionnelle qualité puisqu'on trouve à côté de nombreux termes courants des vocables bien plus rares à l'écrit : *équettes*, *écourcheué*, *riv'ter*, *s'révernir*, *noirglas*, *gargotte*...¹⁵.

Baudelaire disait en substance qu'il n'existe pas de poèmes parfaits mais seulement de beaux vers. On éliminerait sans peine ici le distique 11-22, pour ses liquides et malgré sa redondance :

A l'lueur ed' la Bell' qui su les gaillettes luit,
All'cafouill dins les tierres, trannant au pus p'tit bruit

et surtout le vers 24 avec son merveilleux glissement :

All risqu'dé s'révernir inglichant d'sus l'noirglas.

14 — Tous ces mots sont bien présents dans le travail de Marius Lateur : *Lexique du Parler Populaire Ouvrier des Régions Minières d'Artois*, Lens, 1951.

15 — Sur ce mouvement littéraire régionaliste voir : Jean Ott, *Sous le Signe de la Rose*, Paris, 1933-1934 et plus précisément le volume I pour sa renaissance grâce à Le Cholleux.

Autre signe d'élection de ce poème, la dédicace à M. René Le Cholleux nous alerte d'emblée. Le Cholleux est le pseudonyme picardisant (le cholleux = le boîteux, par autodérision) de l'auteur régionaliste et journaliste arrageois René Brissy (1856-1932). Cependant ce n'est pas à l'écrivain que s'adresse ici Mousseron mais au prestigieux rénovateur des célèbres *Rosati*. On sait que cette anagramme du mot Artois désigne une société «anacréontique et littéraire» fondée à la fin de l'Ancien Régime à Arras et restée fameuse pour avoir eu la chance de compter dans ses rangs d'aimables poètes tels Carnot, Fouché, et bien sûr Robespierre. Elle avait disparu sous le Consulat et René Le Cholleux entreprit de la restaurer. Après une tentative avortée à Arras en 1877 il relève le nom des *Rosati* à Paris en 1892 et fonde une société qui tiendra ses réunions à ... Fontenay-aux-Roses. Son champ d'activités couvre tous les départements au nord de Paris et dans sa mouvance apparaîtront d'autres sociétés littéraires locales ou régionales. On aura ainsi les *Rosati Picards, Wallons, du Calaisis, des Houillères, de la Thiérache*, etc... Les *Rosati* cette assemblée de notables fera preuve de goût en invitant Verlaine¹⁶ et saura réunir régulièrement les nordistes les plus prestigieux (Paul Adam, Coquelin Cadet, Camille Enlart, Mac Orlan, Albert Roussel...) mais aussi tout ce qui compte dans le régionalisme septentrional d'alors : Germaine Acremant, Auguste Angellier, Léon Bocquet, Omar Bouchery, Lucien Jonas, Philéas Lebesgue, Henri Malo, Mabilie de Poncheville... Enfin, on y trouvera au niveau local la fine fleur des écrivains en picard : le Broutteux à Tourcoing, Henri Caudeville à Boulogne, Edouard David à Amiens, George Fidit à Valenciennes, Charles Lamy à Cambrai...¹⁷.

Jules Mousseron comptera parmi les fondateurs des *Rosati Valenciennois* en 1904 (où on retrouve les noms de Georges Fidit et de Lucien Jonas) mais cette tentative avortera. La suivante en 1910, celle des *Rosati Wallons*, échouera également après d'aigres polémiques locales¹⁷. Mais l'insertion du jeune poète à ce vaste mouvement était en réalité bien antérieure puisque dès 1896 il avait décroché lors des jeux floraux des *Rosati* — auxquels il avait participé sur l'amicale incitation d'André Jurénil — deux «roses d'argent», l'une pour le sonnet *Eune brave fille*, l'autre pour *L'Guéïole*, d'une veine plus comique. C'est donc par sa première pièce primée par les *Rosati* l'année précé-

16 — Voir *Toast à distance* du 22 février 1894, dédié aux *Rosati* : *Gens du Nord, mes compatriotes...* in *Dédicaces LVII*, Verlaine, *Œuvres Poétiques complètes*, Edition de la Pléiade, p. 597.

17 — Jean Ott, *op. cit.*, pp. 58-60.

dente que Jules Mousseron ouvre son premier volume, ce qui est en soi la plus belle manière de « rinfliquer », de retourner l'hommage reçu. Et pourtant il ne fait nulle allusion à cette distinction ; il en va de même pour *L'Guéiole* rejetée pour sa part dans les profondeurs de la table des matières, sans doute à cause de sa tonalité grinçante. On y reconnaît la modestie foncière de l'auteur qui n'hésite jamais par ailleurs à fournir toutes précisions utiles pour ses pièces de circonstances : *Cette chanson [Les Rucheaux] a été vendue en 1895 au profit de l'œuvre des Fourneaux Economiques de Denain... Cette chanson [L'estatue de Villars] a été vendue en 1894 au profit de l'œuvre de la statue qui fut élevée ensuite en l'honneur de Villars...*¹⁸.

On retrouve la même délicatesse dans l'expression de sa gratitude à propos de la pièce *L'Vieux Mineur*. Ce poème qui contribua notablement à la célébrité de l'œuvre toute entière est son premier texte picard publié (en 1896, dans *La Revue Stéphanoise*). C'est à son ami et mentor André Jurénil qu'il la dédie, sans autre précision.

On comprend mieux à présent l'insistance mise par ce dernier à valoriser le début de l'ouvrage ; on saisit mieux aussi l'intérêt de cette dédicace à Le Cholleux dans un recueil où elles sont encore raresz (« sept dont trois amis » et un « cousin », restent trois personnalités) et donc pleines de prix (dès le recueil suivant, *Croquis au Charbon*, elles passeront à 12 pour 30 pièces). On devine sans peine ce que pouvait représenter pour le poète mineur de 29 ans, peu sûr de son nouveau talent et assoiffé de commerce intellectuel, l'appartenance, la reconnaissance d'un milieu comme celui des *Rosati*... Cette dédicace relève à coup sûr d'une stratégie de carrière littéraire et tout le jeu du paratexte nous permet de mieux comprendre le montage de ce premier volume d'un jeune poète ouvrier.

Ainsi une lecture attentive de l'ouverture des *Fleurs d'en Bas* permet de redresser un certain nombre d'idées reçues. D'abord elle nous rappelle que l'auteur n'a pas mis le meilleur de lui-même dans son héros le plus populaire, Cafougnette, cantonné au registre comique, mais dans l'évocation du monde de la mine ou le portrait, surtout

18 — Pièces du même recueil. En revanche JM publiera ses discours de remerciements pour les distinctions rosatiques qui lui seront attribuées. Ainsi *Remerciements aux Rosati de Flandre* sous-titré *pièce dite à la Fête des Roses, à Lille, en 1913 (Remise de la Rose d'or à Edgard Boutry, statuaire, et au poète-mineur)*, in *La Terre des Galibots*, p. 113 : *Bons « Rosati », dins vot' fiète / Vous voulez bin honorer / L'tiot ouvrier del gaillette, / L'simbel poët'-carbonnier...* et *Hommage aux Rosati de Paris*, sous-titré *En remerciements pour les honneurs de la Rose, Pièce dite par l'Auteur à Paris, A la « Fête d'Hiver des Rosati », Le 21 décembre 1924* in *Les Fougères Noires*, p. 30-32 : *D'humains artiss's, sans qué j'm'in doute, / Suivott'nt ed'lon mes premiers pas : / Les « Rosati », su l'seul dé m'route, / Sans mé l'dire i m'tindott'nt les bras* (v. 41-44).

féminin. Elle nous montre aussi un Mousseron bon tacticien des lettres, soucieux d'élargir son cénacle denaisien. Un écrivain jeune mais qui a déjà pour l'essentiel construit son univers et qui maîtrise honnêtement sa langue (ses langues) et sa technique. Un véritable écrivain avec des thèmes récurrents, des tics d'écriture, à la limite parfois de la formule, mais capable aussi de les dépasser pour atteindre directement le sommet de son art et nous donner, ce faisant, une leçon d'esthétique populaire.

Jacques LANDRECIES

Compte rendu